

Vent d'autan

Printemps 2005

Numéro 10



Site internet du C.L.E.C : www.uaicf.asso.fr/clec

Éditorial

Poètes, écrivains, peintres, sculpteurs, compositeurs interprètes, historiens, hommes politiques, religieux, scientifiques : la Ville rose ne manque pas de grandes pointures. Il n'est que de feuilleter le *Nouveau Dictionnaire de Toulouse* pour s'en convaincre. Le dixième numéro de *Vent d'autan* rend hommage à onze Toulousains plus ou moins connus ou oubliés qui se sont distingués au cours du deuxième millénaire. Le choix ayant été difficile, l'équipe ne renonce pas à l'idée de remettre l'ouvrage sur le métier une seconde fois, l'année prochaine.

Pour fêter le printemps, la belle Clémence va nous initier à ses *jocs floraux* que l'on célèbre encore chaque année, le 3 mai. Un petit coup de chapeau pour saluer le père Maignan, éminent scientifique du XVII^e siècle, avant de remettre à l'honneur Bernard Griffoul-Dorval, sculpteur et professeur quelque peu oublié de nos jours.

Tout Toulousain qui se respecte connaît maintenant la médiathèque, mais qui était José Cabanis, qui lui a donné son nom ? Vous le découvrirez ou redécouvrirez en quelques pages avant de vous arrêter auprès de

Maurice Magre, un génie méridional injustement tombé dans l'oubli ; un peu comme Pierre Gamarra, ce poète mal connu aujourd'hui des Toulousains, mais que tout enfant né au milieu du siècle dernier a récité un jour, à « la primaire ». Pour rester encore dans la magie poétique, on ne pouvait pas ne pas rendre hommage au grand sculpteur de mots méridional, celui que toute une ville célébrait il y a peu de temps devant le Capitole, ce temple de l'opéra résonnant encore de la voix de son père.

Toulouse, c'est aussi l'affaire Callas, ou une affaire d'injustice ; c'est aussi, dans un autre registre, l'histoire de femmes défendues par une pionnière, Marie-France Brive, que beaucoup ne connaissent pas ; c'est aussi l'aventure du Septième Art, avec le créateur de la cinémathèque, Raymond Borde, un fou de cinoche qui est mis à l'honneur dans la capitale occitane en ce printemps 2005.

Et, pour terminer notre tour des célébrités toulousaines, voici celui qui est reconnu comme le plus grand poète occitan du XVII^e siècle, Pèire Godolin, dit Goudouli.

Sommaire

- 1 - Éditorial
- 2 - Clémence Isaure
- 2 - Emmanuel Maignan
- 3 - Bernard Griffoul-Dorval
- 4 - José Cabanis
- 5 - Maurice Magre
- 7 - Pierre Gamarra
- 8 - Claude Nougaro
- 10 - Jean Calas
- 10 - Marie-France Brive
- 10 - Raymond Borde
- 11 - Pierre Goudouli

Laurence Dallot

Clémence Isaure, une légende ?

Clémence Isaure, muse des poètes, dont l'existence pourrait n'être qu'une légende, est, selon certaines sources, issue d'une grande famille toulousaine, les Ysalguier. Elle aurait restauré au XV^e siècle, l'institution des Jeux floraux créée en 1323 par sept poètes toulousains sous le nom de *lo Consistòri de la sobregaya Companhia del Gai Saber*. Les lauréats du concours poétique recevaient pour le premier une violette d'or, pour les autres une ancolie, une amarante ou un souci. En 1527, un chroniqueur composa une pièce en vers latins sur une certaine femme fondatrice des *jocs florals*. C'est en 1549 que le nom de Clémence Isaure apparaît dans une ballade couronnée par les Jeux floraux.

La légende sur ses origines a été singulièrement combattue. Pourtant, les capitouls prétendirent que la plupart des fonds qu'ils recevaient provenaient de la générosité de cette dame à qui l'on érigea une statue en 1557, au Capitole. Au XVIII^e siècle, Louis Parent sculpta celle qui trône sur l'aile gauche de la façade de l'illustre hôtel de ville toulousain. Sous la protection de l'Académie de jeux floraux, l'éloge de Clémence Isaure est prononcée tous les ans, le 3 mai, en français et en occitan.

Au début du XVIII^e siècle, un certain Florian composa une complainte, jouée par la suite à Toulouse et dont voici quelques extraits :



À Toulouse, il fut une belle,
Clémence Isaure était son nom.
Le beau Lautrec brûla pour elle...

...Mais leurs parents, trop inflexibles,
S'opposaient à leurs tendres feux....

...Alphonse, père d'Isaure
Veut lui donner un autre époux.
Elle répond :
« Ma vie appartient à mon père,
À Lautrec appartient mon cœur. »
Le vieillard, pour qui la vengeance
A plus de charme que d'amour,
Fait charger de chaînes Clémence
Et l'enferme dans une tour.
Lautrec, que menaçait sa rage,
Vient gémir au pied du donjon...

...Une nuit, la tendre Clémence

Entend la voix de son amant.

À ses barreaux elle s'élançait,

Et lui dit :

« Va trouver le roi des Français,
Emporte mon bouquet pour gage. »

...Lautrec part. La guerre commence,
Et s'allume de toutes parts.
Vers Toulouse, l'Anglais s'avance
Et brûle déjà ses remparts.
Sur ses pas, Lautrec revient vite...

...Un seul vieillard résiste encore...

...C'était le vieux père d'Isaure,
Lautrec est blessé près de lui.
Hélas ! sa blessure est mortelle ;
Il sauve Alphonse et va périr...

René Carrère



Emmanuel Maignan

Le religieux Emmanuel Maignan (1601-1676) est honoré aux Minimes par une avenue qui porte son nom. Il fut mathématicien, astronome et philosophe.

En ce début du XVII^e siècle, les activités scientifiques étaient largement diffusées en Europe. Le père Maignan, très habile expérimentateur, sut construire la cuve nécessaire à la vérification des différentes lois de la réfraction (passage de l'air dans l'eau d'un rayon lumineux, notamment).

« Paris pour voir
Lyon pour avoir
Bordeaux pour dispendre
Et Toulouse pour apprendre. »

Suzanne Colomb

Bernard Griffoul-Dorval

De nos jours, rares sont les Toulousains qui connaissent Bernard Griffoul-Dorval. Ce nom évoque, pour eux, le boulevard qui ourle le canal du Midi du pont Montaudran au pont des Demoiselles. Pourtant, tous connaissent la statue de Pierre Paul Riquet qui domine les allées Jean-Jaurès. Elle est une de ses très nombreuses œuvres.

Bernard Griffoul-Dorval (1788-1861) est né et mort à Toulouse. Son origine est modeste. Son père, Michel Griffoul, est acteur sous le pseudonyme de Dorval, nom qu'il accolera très vite à son patronyme. De 1807 à 1811 il étudie à l'école spéciale des Arts de Toulouse ; son professeur est François Lucas. Ses études, brillantes, sont couronnées par de nombreux prix.

À l'exception de l'année 1813-1814, année pendant laquelle il perfectionne ses connaissances techniques et son style dans l'atelier de Pierre Courtellier, à Paris, il demeure et travaille à Toulouse toute sa vie. Aussi, sa production artistique est-elle régionale. Son art académique plaît aux officiels. Il sculpte pour de nombreuses petites villes des environs de Toulouse (Auch, Revel, Pamiers, Montréjeau, Salies-du-Salat, Verfeil) et surtout pour la ville de Toulouse dont il deviendra le sculpteur officiel dès 1827. Cette même année, il est nommé professeur de sculpture à l'école spéciale des Arts de la ville.

Le sculpteur :

Dès 1814, il acquiert une solide réputation de portraitiste. L'œuvre de Griffoul-Dorval est surtout une œuvre de commandes. Il réalise pour les municipalités des portraits officiels, des statues monumentales, des éléments décoratifs. Pour les congrégations religieuses et le clergé séculier, il sculpte des « Vierge à l'enfant » (le thème marial étant remis à l'honneur avec la restauration), des monuments, telle « la Mise au tombeau » de l'église des Récollets. Enfin, pour les particuliers, il réalise des bustes, des monuments funéraires.

L'exaltation du pouvoir et de l'armée est la valeur constante de la société toulousaine, quel que soit le régime politique en place. Seules les personnes représentées changent. C'est ainsi que la statue de Louis XIII, commandée sous la restauration, deviendra, avec l'avènement de Louis Philippe d'Orléans, la statue de Pierre Paul Riquet.

Bustes du Capitole : pratiquement tous ses bustes ont la même composition : la tête tournée de trois quarts par rapport au buste qui, lui, est de face. Il ne recherche pas la psychologie des personnages, mais l'exaltation de leur position sociale qu'il indique par le traitement du vêtement : habit militaire, toge d'avocat, armure.

Deux grandes statues : Pierre Paul Riquet et le général Compans à Salies-du-Salat. Bien qu'exécutées à quinze ans d'intervalle, elles offrent la même composition. Dès les années 1850, son style, qu'il n'a pas su renouveler, est démodé. Seuls les officiels continuent à l'apprécier. Toutefois, en marge de ces commandes officielles, l'artiste crée une œuvre personnelle, moins académique, ayant essentiellement pour thème la mythologie.

Le professeur :

Parallèlement à son œuvre de sculpteur, Griffoul-Dorval enseigne à l'école spéciale des Arts de 1826 à 1860. Il va révolutionner l'enseignement du dessin.

Humaniste, érudit, admirateur de l'art grec et de la renaissance italienne, il respecte ses élèves et les laisse s'exprimer librement sur le plan esthétique, tout en leur donnant de solides bases techniques. Il assiste avec joie à leur succès : Moulive, Falguières ou Barthélémy remportent de nombreux prix. Ces sculpteurs vont former, dès 1850, l'*École toulousaine*. Grâce à la qualité de son enseignement, Dorval est considéré comme le père de cette école.

Les œuvres majeures que l'on peut voir dans la région :

À Toulouse, les œuvres commandées par la municipalité : la statue de Pierre Paul Riquet, le buste du gé-

néral Dupuy et les griffons de la fontaine de la place Dupuy ; les bustes de la salle des illustres : le chevalier Deville, Philippe Picot de Lapeyrouse, Nicolas Dalayrac, l'abbé Sicard, dom Vayssette, le général Caffarelli du Falga et Pierre Paul Riquet.

Dans l'église Sainte-Marie des Anges, boulevard des Récollets : « la Mise au tombeau ». À Salies-du-Salat, œuvre commandée par la municipalité : la statue du général Compans. À Revel, dans l'église, « Vierge Immaculée Conception ». À Pamiers, dans la cathédrale : « Vierge à l'enfant ». À Auch, dans la cathédrale : « la Ville d'Auch dédiant un autel à la Vierge et à Saint-Louis ».

Martine Thiollet



José Cabanis

José Cabanis, dont le grand-père, Gaston, était maire de Toulouse au milieu du XIX^e siècle, naquit dans la ville Rose, rue Darquié, le 24 mars 1922. Il fit ses études chez les jésuites avant d'être renvoyé pour mauvais esprit, ce qui ne l'empêcha pas de passer brillamment une licence de philosophie ainsi qu'une de droit au lycée de Toulouse.

En 1943, il est déporté en Allemagne, au titre du STO, service du travail obligatoire. De retour en France en 1945, il reprend ses études de philosophie et poursuit son doctorat en droit. Le métier d'avocat ne lui convenant pas, il devient expert près la cour d'appel de Toulouse et le restera pendant près de quarante ans, bien que sa vocation soit ailleurs. Elle est dans la lecture et l'écriture qui occupent toutes ses nuits. José Cabanis se lance dans le monde littéraire en 1952 avec le premier de ses dix romans : *l'Âge ingrat*. C'est à partir de 1970 qu'il se consacre aux essais littéraires historiques. Son œuvre est une sorte de « Comédie humaine ».

Tour à tour romancier, historien, auteur d'écrits intimes et autobiographiques, José Cabanis sera élu membre de l'Académie française en juin 1990, succédant à Thierry Maulnier. Il meurt le 6 octobre 2000 à Toulouse, laissant une œuvre romanesque refermée sur elle-même. Si Proust disait que « la mémoire est sédentaire », José Cabanis aimait à dire : « J'aurais pu parcourir toute la terre et n'en rapporter rien » ou encore, « J'en viens à me demander si, sur tout ce qui importe, le sens de la vie, Dieu, l'amour, ce ne sont pas les enfants qui connaissent le mot de l'énigme. Peut-être la vie se passe-t-elle pour certains à tenter de retrouver le mot perdu ».

Parmi ses dix romans, il faut citer *les Cartes du temps*, prix des Libraires de France en 1963, *la Bataille de Toulouse* qui reçut le prix Renaudot en 1966. *Les Contes du temps*, publié en 1962, fut désigné meilleur livre de la saison par Jean-Louis Bory, Françoise Mallet-Joris, Elsa Triolet et autres célébrités et pourtant échappa au dernier moment au prix Goncourt. Les cinq derniers romans se rapprochent plus de la biographie. Le dernier, *le Crime de Torcy*, sera écrit en 1990, complété par *Faussees Nouvelles*, les seules nouvelles écrites par l'auteur mais qui sont un véritable plaisir de lecture.

À 54 ans, il publie le journal qu'il avait tenu entre 17 et 31 ans sur les réflexions faites lors de ses nombreuses lectures. Une de ses dernières réflexions, *Ma vie n'aura pas débouché sur l'angoisse mais sur la paix*, nous montre un homme serein dont la vie a été bien remplie. Ses essais historiques évoquent l'Empire avec *le Sacre de Napoléon*, la royauté avec *Charles X, roi ultra*, *le musée espagnol de Louis-Philippe*, *Goya*. Il met Proust, Michelet, Chateaubriand, Saint-Simon, Mauriac, à l'honneur dans ses essais littéraires et écrit la préface des œuvres de Julien Green dans la collection de la Pléiade.

Hormis les honneurs de l'Académie, José Cabanis n'aura sûrement pas connu la notoriété à laquelle il pouvait prétendre de par son œuvre. Depuis 2004, la médiathèque de Toulouse a choisi de porter le nom de ce magistrat écrivain, romancier, essayiste et académicien, le préservant ainsi de l'oubli.

Laurence Dallot

Maurice Magre (1877 - 1941)

C'est mon engouement pour la visite des boutiques des bouquinistes qui m'a permis de faire la connaissance de Maurice Magre. *Le Sang de Toulouse*, épopée languedocienne, me tint en haleine et me fit mieux connaître cette guerre contre les Albigeois qui désola notre région.

Né à Toulouse en 1877, décédé à Nice en 1941, Maurice Magre, poète, essayiste, romancier, dramaturge reçut en 1937 le Grand Prix de littérature de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre. On retient de lui qu'il fut humaniste, opiomane, amateur de philosophies orientales, et qu'il a publié une centaine d'ouvrages dont de nombreux essais, romans ainsi qu'une œuvre poétique importante.

Lycéen à Toulouse, Maurice Magre écrit ses premières poésies. Il fonde la revue *l'Effort* en 1896. Il publie parallèlement une plaquette de poèmes intimistes. En 1898, déjà installé à Paris, il publie un deuxième recueil, *La Chanson des Hommes* qui lui procure une certaine notoriété, notamment dans les milieux littéraires. Inspiré par la nature, la vie, les réalités sociales, très proche des idées d'un autre Toulousain célèbre, Jean Jaurès, Magre exprime dans cet ouvrage les joies et les peines de l'humanité.

*Entends la voix des affligés qui monte en vain
Et le chant de la vie lourd de tant d'amertumes.
Les tisseuses de toile ont pleuré sur le lin
Et les batteurs de fer rêvent près des enclumes.*

Magre pense aussi que le poète est un prophète, semeur d'espérance qui lutte comme tout homme de bonne volonté pour créer « une Cité nouvelle »

*Le vent agitera vos cheveux, ô poètes,
Quand vous avancerez aux clartés du printemps ;
La terre vous convie à l'ineffable fête
De l'aurore qui monte et du soir qui descend.*

*Jetez, jetez au vent la semence éternelle,
Répandez au soleil vos pleurs et votre sang,
Vous qui portez en vous le monde frémissant,
Vous qui consolerez l'humanité nouvelle.*

Dans ce recueil *Le Chanson des Hommes*, le lyrisme généreux, l'humanisme de l'auteur transparaît de manière quasi militante.

*Ô cité, c'est vers toi que sont crispés nos poings ;
Tes rues s'ouvrent le soir comme des noires bouches,
Tes lumières au loin semblent des yeux sanglants,
Tes églises tendent au ciel des bras qui souffrent.*

*Rends-nous la chair dont sont pétris les monuments ;
Tes murs sont faits avec nos rêves et nos rôles ;
C'est notre vie à nous, qui bouge dans tes flancs,
Et notre sang sainte au front des cathédrales...*

Magre prolongera ce style, ces sources d'inspiration dans un autre livre publié en 1901 : *Le Poème de la jeunesse*. La vie parisienne lui ouvre d'autres horizons. Ses deux parutions suivantes, *Les Lèvres et le Secret* (1906) et *Les Belles de nuit* (1913) nous le dévoilent. Il découvre que « Tout plaisir est amer, toute joie incomplète ». Encore très jeune, ses fréquentations, sa vie tumultueuse lui procurent une profondeangoisse. Il prend conscience qu'il n'est « qu'un passant », que tout est éphémère.

*Au fond de la Seine, il y a de l'or,
Des bateaux rouillés, des bijoux, des armes...
Au fond de la Seine, il y a des morts...
Au fond de la Seine, il y a des larmes...*

Cela ne l'empêche pas d'être le chantre de la passion amoureuse en digne fils de la terre des troubadours. Lui aussi côtoie « Les Paradis artificiels » qu'il célèbre en une suite de poèmes : *Les Soirs d'opium*.

*Fait-nous libres et doux, légers et solitaires.
Enseigne-nous les affinités de nos corps,
Emporte-nous plus loin au pays sans lumière,
Toi qui dans l'inconnu vas plus loin que la mort...*

C'est le début pour Magre d'une quête spirituelle qui ne s'arrêtera qu'à sa mort. Il plonge « au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau ». Cette quête s'affirme dans *La Montée aux enfers* (1918), *La Porte du mystère* (1924). Des images de luxure et de mort abondent dans ces deux ouvrages. Il semble tout de même qu'il ne se complaît pas dans le spectacle du mal mais qu'il ne vise qu'à l'exorciser en l'exprimant.

*Le sultan trempe alors ses mains languissamment
Dans le sang tiède et voit au fond des yeux charmants
De la vierge, la mort venir des veines vides...
Les sabres recourbés ont quatre éclairs splendides,
Le soleil brûle et le sultan clignant des yeux
Sur le corps étendu jette un grand velours bleu...*

De 1928 à 1940, il écrit une suite d'essais consacrés à la pensée ésotérique : *Magiciens et Illuminés, La Mort et la Vie future, La Beauté invisible, La Clef des choses cachées, À la poursuite de la Sagesse, Le Livre des certitudes admirables etc.* Maurice Magre sait que « jadis, un message a circulé entre l'Orient et l'Occident, véhiculé par des hommes ordinaires ». Il poursuivra toute sa vie sa quête d'une vérité universelle. Il ne restera pas insensible à la religion cathare venue d'Orient et teintée de mystère qui a séduit le Languedoc et provoqué le courroux de l'Église romaine. Deux romans, *Le Sang de Toulouse* et *Le Trésor des Albigeois* traiteront de ce thème. Si le premier est une épopée et parle plus prosaïquement des faits, le second relate la quête de Michel de Bramevaque, un homme du XVI^e siècle parti à la recherche du trésor des Cathares, en vérité du Saint Graal. Comment ne pas penser que cette quête est celle de Magre lui-même ?

Mais Magre surprend toujours. Trois livres publiés à la fin de sa vie se rattachent à la catégorie du récit d'aventures : *Les Aventures de l'Amérique du Sud, Les Frères de l'Or vierge* et *Pirates, Flibustiers, Négriers*. Histoires de brigands, écumeurs de mers, mais aussi celle des grands libérateurs comme Bolivar ainsi que celle de ces aventuriers partis d'Europe en Amérique à la recherche de la fortune.

Le Parc des rossignols, publié en 1940, est son dernier recueil de poèmes. Dans la préface de cet ouvrage Maurice Magre confesse qu'il a « écrit ces vers à cause de ce curieux mystère qui oblige l'homme à s'exprimer quand il se sent touché par une goutte de beauté, pour que le reflet en soit gardé et transmis ; peut-être aussi pour le plaisir suave de s'occuper de rossignols, d'arbres, d'insectes, pour tout ce qu'il y a de désespérément triste et adorablement joyeux dans le poème vivant de la nature ». Les derniers poèmes de Maurice Magre ont la résonance de ceux de sa jeunesse toulousaine.

*Ne riez pas, la nuit est profonde et secrète
Le rossignol se tient auprès de la chouette.
Des chants grégoriens sont dits par des crapauds
Qui portent de l'hébreu sur les plis de leur peau.
Plus les pas sont discrets et plus leur résonance
Éveille du ciel mort la liturgie immense.
À chaque instant l'esprit peut t'envoyer sa grâce
Je te donne ce soir cet escargot qui passe.
Prends ton bonheur ainsi que l'on prend une branche
Je te donne ce soir la cloche du dimanche.
Que faites-vous monsieur au bord de ce chemin ?
Je cherche le secret caché dans un jasmin.
On chante dans l'auberge, on danse sur la place
En vertu de quel choix l'âme a-t-elle la grâce ?*

L'œuvre de Maurice Magre est immense en qualité et en quantité. Les plus connus de ses livres furent réédités à la fin du XX^e siècle. On ne trouve plus aujourd'hui ses écrits que chez les bouquinistes. À ma connaissance peu de biographies lui sont consacrées. Robert Aribaut, auteur toulousain, publia en 1987 aux Éditions Midia, une étude intitulée *Maurice Magre, un méridional universel*. Jean-Jacques Bedu publia en 1999 une biographie aux Éditions Dire : *Maurice Magre, le lotus perdu*.

Il convient de chercher aussi ces deux ouvrages sur les rayons des bouquinistes... Maurice Magre, injustement oublié après sa mort, a connu dans sa jeunesse d'illustres amitiés littéraires. Certains se sont souvenu de lui toute leur vie. Francis Carco l'évoque en ces termes dans son livre *Ombres vivantes* : « Comme quantité de Toulousains, il était né poète comme on naît ténor ou baryton. C'était son unique raison d'être. Et ses yeux noirs, si chauds, si pétillants d'esprit, d'intelligence ! Il suffisait de croiser Magre un jour de pluie pour que, instantanément, celle-ci cessât de tomber. De tels êtres nous réconcilient avec la vie ».

Michel Moncade



Pierre Gamarra

Toulousain né en 1919 à Toulon d'une famille basque et languedocienne, Pierre Gamarra a traversé le XX^e siècle en partageant ses activités de journaliste avec celles d'écrivain et de poète.

Après des études d'espagnol et de géographie à Toulouse, il fut résistant, membre du Comité de libération de Toulouse, avant de diriger, à Paris, la revue *Europe*. Il obtint le Grand Prix du roman de la Société des gens de lettres en 1985 puis le prix Goncourt pour *l'Assassin*.

Parmi ses romans écrits pour la jeunesse, il faut citer *Un pyromane dans les rues de Toulouse*, *Six colonnes à la une*, *un journaliste enquête...* Ces autres romans, au décor citadin, ont pour titres, *La maison de feu*, *Solo*, *les Lèvres de l'été*, *le Fleuve palimpseste*. En 1991 il fait paraître *La vie fabuleuse de Cristobal Colon*. En 1998, il écrit *Les révoltés de Ventôse*. Sur Victor Hugo, il réalise une biographie, *La Vie prodigieuse de Victor Hugo* en 1995 et un essai, *L'ami Victor Hugo* en 2001. La poésie de Pierre Gamarra est avant tout occitane, méditerranéenne, comme dans cet extrait du poème intitulé *Leçon* :

....Regarde cet enfant,
C'est toi-même, c'est Dieu.
Les soirs sont revenus
Où je hante Toulouse
Quand le juste se tait,
Quand le ciel se consume,
Quand les Golgothas recommencent
Aux portes muettes des villes.

Cette femme qui dort
Serait-ce une illusoire
Reine de verre noir,
Un rêve de lotus
Ramené de Hanoï
Ou bien Clémence Isaure ?...

...Les œillets de Fuente Vaqueros
Brûlent dans mes lampes, la nuit,
Et le Prince aux flancs de cinabre
Revient s'incliner sur mes roses.

Plus dynamique que jamais, Pierre Gamarra, « l'Occitan de langue française », nous étonne encore en apprenant le chinois à soixante-quinze ans et en commençant l'écriture de récits historiques sur la Chine.

Laurence Dallot

Le souffleur de vers...

C'est le 9 septembre 1929, au numéro 14 de l'avenue Arnaud-Bernard à Toulouse, que naît, à côté de la maison de Carlos Gardel, un petit taurillon dont le nom restera à jamais associé à la ville Rose.

Ses parents, Pierre Nougaro, premier baryton de l'Opéra de Paris, et Liette Tellini, professeur de piano, confieront le petit Claude à ses grands-parents paternels « Maman Cécile » et « Papa Alexandre ». Il connaîtra quelques chagrins liés à ces mettront longtemps à se refer-souviens d'aucune marque d'affec-morte pour châtier ma cancritude. n'avais pas épargné sa jeune femme, oreilles... Il avait fallu qu'un obsté-parturiente béante jusqu'aux yeux, moi ». C'est dans le faubourg des de Charles Trenet et à la lecture Rimbaud, Artaud, Cocteau... qu'il dé-allumé par le français : mon rapport à galène qui trône sur le buffet de sie Smith, Ella Fitzgerald et Louis preinte indélébile sur le jeune garçon - et des musiques étranges venus d'outre-Atlantique - Duke Ellington et Glenn Miller. « Et puis il y a eu la commotion Piaf, à l'âge de 10 ou 11 ans, la seule qui m'ait bouleversé en France depuis toujours et depuis jamais... ».



sentiment d'abandon dont les cicatri-mer : « Dans mon enfance, je ne me tion tangible. Il n'y allait pas de main Mais il faut dire qu'en naissant, je Liette, la pianiste, la prunelle de ses tricicien accouru délivre aux fers la d'une chose gluante, sanguinolente, Minimes, grâce à l'écoute des textes d'Edmond Rostand, Hugo, Verlaine, couvre la magie des mots : « J'étais à la vie, c'était les poètes. » Le poste la cuisine lui révélera des voix - Bes-Armstrong qui laissera une em-

Durant l'adolescence, sa scolarité balancera entre les pensionnats austères, les fugues et les renvois successifs. Il échouera au bac, trop préoccupé par le jazz et la chanson populaire. Après avoir devancé l'appel, il se trouve au Maroc dans un corps de la Légion étrangère. De retour à la vie civile, il s'essayera comme critique de cinéma dans *Le Journal des curistes* à Vichy, puis comme pigiste pour *L'Écho d'Alger*. Il revient à Paris en juillet 1950 : « Je me disais surtout que grâce à ça, j'allais pouvoir rencontrer les grands écrivains... Paris, le port, la Ville-Lumière, le phare de toute la pensée contemporaine. » Alors que son père triomphe au Palais Garnier, le fils lit ses poèmes au *Lapin agile* où le public exigeant goûte sa voix profonde et forte. Il écrit des textes pour Marcel Amont et Philippe Clay et collabore avec Marguerite Monnot, la fidèle compositrice de Piaf. C'est aux *Deux Magots* qu'il fait la connaissance d'Audiberti qui lui dit : « Vous devriez écrire plus direct, plus saisissant, plus boxeur... » Claude a trouvé son père spirituel dont il dévore les œuvres.

C'est en 1959 qu'il ose enfin se brûler au feu des planches pour y interpréter ses chansons. Le public est rare mais un producteur le remarque et lui fait enregistrer son premier disque chez *National*. On y trouve *Il y avait une ville*. Le succès n'est pas au rendez-vous. Pendant qu'Audiberti s'installe dans son appartement, il est désormais marié et père d'une petite fille prénommée Cécile. En 1962, les bonnes fées commencent à se pencher sur sa carrière, mais également Michel Legrand qui s'occupe des orchestrations de son deuxième album. Pendant que la « vague yé-yé » déferle sur la France, des titres comme *Le cinéma*, *Une petite fille*, *Le jazz et la java*, *Les don Juan...* s'inscrivent au Panthéon de la chanson française. Nougaro a une occupation, écouter ce qui se dit en lui. Nouveau disque en 1963, avec un titre *Cécile ma fille* qui remporte un franc succès. Puis un grave accident de voiture interrompt sa carrière pendant près d'un an. Pour adoucir ses douleurs, il peut lire dans la presse : « Il y avait Trenet et Brassens. Maintenant il y a Nougaro. » Il fait son premier Olympia - avec des béquilles - accompagné par de véritables musiciens de jazz et Maurice Vander au piano.

Malgré l'écriture de classiques : *Armstrong*, *À bout de souffle*, il puise dans les veines brésilienne et africaine : *Bidonville*, *L'Amour sorcier*. Écarté de la « vague yé-yé », il devient un chanteur marginal. Après la mort de Jacques Audiberti, en 1965, il traverse une crise mystique. Il lui rend hommage dans la poignante *Chanson pour le maçon*. Désormais épaulé par Maurice Vander, Claude Nougaro grave ses succès dans la cire : *Toulouse*, *Armstrong*, *Sing Sing Song*, *À tes seins*, *Paris mai - rap avant l'heure - Brésilien*, *Locomotive d'or*. Mais il n'est jamais aussi à l'aise que sur scène : « La chanson, c'est faire œuvre d'art dans les morceaux de la vie, les pépites de ton existence, tes larmes, tes rires, pour donner à voir qui tu es... »

Comme tant d'autre, il aurait pu gérer son fonds de commerce, mais il remet toujours les pendules à zéro et repart sans cesse dans des expérimentations singulières. Ainsi paraît l'album mythique *Locomotive d'or*, contenant le tube *Danse sur moi*. Dans l'album *Récréation* où il interprète Brel, Brassens, Gainsbourg, Ferré, Trenet... il parvient à s'approprier les classiques de ses pairs, grâce à des arrangements à dominante latines.

À l'issue de l'album *Assez*, où l'on trouve *Le Coq et la pendule*, Claude Nougaro se sépare de Maurice Vander, pour aller batifoler avec un groupe à la tonalité jazz-rock constitués de Niçois (Richard Galliano, Bernard Arcadio, André Ceccarelli...). Malgré deux albums, le succès discographique ne sera pas au rendez-vous. Conscient que cette « voie » n'est pas la sienne, après cinq ans de désunion, Maurice Vander et Claude Nougaro se retrouvent : « ...et me revoilà dans les doigts de Vander, et dans ses doigts il y a ma voix. C'est un rapport que je pourrais qualifier carrément de destinée. »

En 1980, pendant que Guy Béart s'enlise, sur le plateau d'*Apostrophes*, en essayant de répondre à l'affirmation de Serge Gainsbourg comme quoi la chanson est un art mineur, lui répond à un journaliste : « Mineur, oui, mais mineur de fond ! Permettez que je me rende au charbon de mon langage, et que je suce le gravier des mots pour en faire des émeraudes ! »

Il entame une tournée de trois ans sur tous les continents. C'est à cette même époque qu'il fait la rencontre déterminante d'Hélène : « Jusqu'à présent j'avais rencontré les femmes de ma vie ; avec elle, j'ai enfin rencontré la femme de ma mort, depuis le temps que j'attendais, elle était à l'heure. » Claude Nougaro connaît alors une période de stabilité et d'équilibre.

Congédié en 1986 par sa maison de disques Barclay - rachetée par Phonogram - Claude sait qu'il doit réagir dans un coup d'éclat. Il vend sa maison et part pour New-York. Avec l'aide de Philippe Saisse, il réalise l'album *Nougayork*. Ce succès énorme lui vaut des ventes considérables, le renouvellement de son public, la reconnaissance des professionnels et la consécration avec deux Victoires de la musique - meilleur artiste masculin et meilleur album. « Les Victoires en chantant nous ouvrent la carrière. »

En 1988, il est lauréat du Grand Prix de la chanson de la SACEM. Son père, Pierre Nougaro s'éteint à Marseille : «... Entrez dans la chambre, m'asseoir près de lui, le bras autour de ses épaules, papa, Pierre... Oh ! Ce mur de pierres impossibles à franchir. Muet je l'ai laissé seul. L'aventure de la mort se partage mal. On s'en approche sur la pointe des pieds avec une fuite en soi comme au bord d'un abîme. La mort, c'est d'abord plus personne, et puis une personne à qui l'on peut parler, enfin. »

Après l'intermède américain suivront le spectacle *Une voix, dix doigts* où Maurice Vander l'accompagne au piano et nous montre le talent de Nougaro sous un jour dépouillé. Il est revenu désormais s'installer à Toulouse. L'album *Chansongs*, en 1993, remporte un franc succès, grâce au talent conjugué de Richard Galliano, Jean-Claude Vannier, Didier Lockwood. Les concerts se poursuivent, mais épuisé par les excès divers et les rythmes effrénés des tournées, il subit un pontage coronarien. Après quelques mois de rééducation et de repos, il crée le festival *Garonne* destiné à développer l'expression artistique toulousaine. Suivra l'album *L'Enfant phare* fait d'amour et d'eau fraîche, qui exhale les parfums de la garrigue, mais qui s'éloigne aussi de son inspiration habituelle. C'est pourquoi, malgré un Prix de l'Académie Charles-Cros, il ne connaîtra qu'un succès d'estime.

Déçu par l'accueil timide de son précédent album, il signe chez EMI et enregistre *Embarquement immédiat*, sous la houlette du compositeur arrangeur Yvan Cassar, où l'on retrouve des influences de jazz, africaines et celtiques.

En 2002, cinquante ans après ses premières prestations au *Lapin agile*, il peut réaliser son rêve : dire des textes dépourvus de musique, comme un poète qu'il est vraiment. Claude Nougaro donne son spectacle *Fable de ma fontaine* dans toute la France : « Travailler ainsi cette parole expressive que j'ai toujours portée en moi. »

Mais sa santé décline et c'est le 4 mars 2004 qu'il rend son dernier souffle après un combat de plusieurs mois contre un cancer du pancréas.

Jean-Luc Piumi

Sources : Claude Nougaro, *Souffleur de vers...* d'Alain Wodrascka
Nougaro, *La voix royale* de Christian Laborde

Jean Calas

Le protestant Jean Calas, né à Lacabarède, dans le Tarn, le 19 mars 1698, tenait à Toulouse un commerce de vêtements. Il avait six enfants dont quatre fils. L'un d'eux, Marc-Antoine, pour réussir une carrière politique, devait se convertir au catholicisme. Le dilemme étant trop fort, il tomba dans une profonde mélancolie et se pendit dans la maison familiale le 13 octobre 1761.

En découvrant le corps du malheureux, la famille craignit le scandale et effaça toute trace du suicide. Les capitouls, qui avaient dans un premier temps reconnu la thèse du suicide, se ravisèrent en entendant la foule crier à l'assassinat. Le clergé prit la défense du défunt et, malgré l'absence de preuves, Jean Calas fut jugé et déclaré coupable le 9 mars 1762. Il subit le supplice de la roue et mourut, brûlé, place Saint-Georges, en ne cessant de clamer son innocence.

Voltaire, ayant eu connaissance de l'issue odieuse de ce procès bâclé, entreprit une campagne d'information et, multipliant les preuves de l'innocence de Jean Calas, parvint à provoquer une révision du procès. Au cours de la séance du nouveau tribunal, Calas fut solennellement innocenté. La mémoire de la famille Calas fut réhabilitée en 1765 et les biens restants furent restitués à la famille.

René Carrère



Une pionnière dans l'histoire des femmes

J'ai eu la chance de connaître et de côtoyer Marie-France Brive, née en 1945 à Avignon et décédée en 1993 à Toulouse des suites d'une longue et éprouvante maladie.

Dans sa séance du 23 mars 2000, la Commission de la mairie de Toulouse, chargée de proposer des noms de rue, décida d'inscrire son nom sur une voie dans un lotissement neuf du quartier des Pradettes, à proximité de l'Université du Mirail. Cette jeune femme, historienne, maître de conférence à l'U.T.M., excellente pédagogue, étonnait par la simplicité de son approche, le charisme qui émanait de sa personne, la vivacité de son intelligence, son goût de la vie, de la bonne chère et son souci de l'amitié.

En 1985, elle devient titulaire d'un poste en études féministes, dans la discipline de l'histoire contemporaine, une nouveauté en France. Auteur d'une thèse remarquable sur *la Verrerie ouvrière d'Albi*, cette pionnière est à l'origine d'un cursus en études féministes, à l'université de Toulouse, ouvert à tous les étudiants avec la création d'un D.E.S.S. *Politiques sociales et rapports sociaux de sexe*. Avec sa volonté de sortir de l'oubli l'histoire des femmes, oubli volontaire et construit, après le succès du colloque international qu'elle organise en 1989 sur *Les femmes et la Révolution française* qui réunira des chercheurs nord-américains, japonais, russes et européens, elle crée le Groupe Simone, groupe interdisciplinaire de conceptualisation et de communication de la recherche sur les femmes, connu en Europe et dans le monde. Elle n'aura hélas pas le temps d'achever sa thèse sur *les Femmes et la Résistance*.

Son nom a été retenu dans le Dictionnaire de Toulouse paru aux éditions Loubatières en 2004. Je cite : « Marie-France Brive, grande intellectuelle, militante, amie fidèle, est comme le modèle toujours à venir et devant nous, de ce qu'une femme libre peut apporter dans ce monde. » Il est à souhaiter que son souvenir reste et anime les recherches des étudiants et étudiantes et soutienne les femmes dans leurs luttes présentes et à venir.

Annie Corradin



Toulouse et le cinéma

Toulouse ne peut ignorer que, capitale de la région Midi-Pyrénées des Belles Lettres, du bel canto, des pionniers de l'aviation, elle est aussi capitale du 7^e art. La cinémathèque, née il y a un peu plus de quarante ans, est la seconde institution de France, renommée sur le plan international. On n'oubliera donc pas Raymond Borde qui en fut l'initiateur.

Sa passion avec celle de ses collaborateurs fut immense. Ce pionnier, décédé en 2004 à l'âge de 84 ans, a permis qu'un fonds unique soit préservé et mis en valeur pour le plus grand bonheur des cinéphiles.

Après des études de droit l'amenant au poste d'inspecteur des finances, il devient directeur de la concurrence et des prix en Haute-Garonne. Parallèlement à ses fonctions, il fréquente le groupe des surréalistes et, parcourant foires et greniers à la recherche de bandes de celluloid, il rassemble de nombreux films des années 50 pour fonder en 1964, dans un hangar à la Vernet, la cinémathèque, qui est actuellement installée rue du Taur à Toulouse. Mais des divergences de vues vont l'opposer à Henri Langlois, fondateur de la cinémathèque française.

Raymond Borde sera l'auteur d'un pamphlet politique *L'Extricable* ainsi que de deux essais *Le Cinéma noir américain* et *Le Nouveau Cinéma italien*. Il se plaisait à dire : « Nous ne cherchons pas dans les films anciens je ne sais quel plaisir morose d'archéologue, nous y cherchons ce qui nous touche : la liberté, la poésie, l'amour. »

Suzanne Colomb



Pierre Goudouli

Depuis quatre siècles, le public cultivé n'a pas cessé de lire le plus grand poète de Toulouse et à coup sûr le plus connu. Une statue se dresse aujourd'hui sur une des plus belles places de la cité raymondine, un monument érigé par un enfant du pays, le célèbre Alexandre Falguière.

Pierre Goudouli naquit à Toulouse en 1580, dans une maison aujourd'hui disparue, située à quelques pas de l'église de la Daurade, près de l'hôtel d'Assezat. La placette sur laquelle s'ouvrait la maison était dite « du Puits de la Treille », et c'est là que Goudouli passa son enfance et une bonne partie de sa vie. Sa famille paternelle venue d'Armagnac et sa famille maternelle issue de la région de Castres avaient trouvé dans la cité l'étape obligée de leur patiente ascension sociale.

Pierre, fils aîné, après ses études au collège des jésuites et sa licence de droit, devait enfin marquer l'aboutissement de tant d'efforts et de sacrifices en devenant avocat au Parlement. Encore une génération peut-être et les Goudouli seraient de la noblesse. Mais celui-ci précisément voulait être poète, c'est pourquoi il ne plaïda jamais.

Qui se souvient qu'au temps de Goudouli, et en dépit des misères et des guerres, l'influence culturelle de Toulouse se faisait sentir sur la plus grande partie du Languedoc, de la Gascogne et de la Guyenne ? Que lui-même était reconnu comme un maître d'un bout à l'autre de l'Occitanie ?

Entre 1550 et 1650, le fanatisme religieux avait dressé l'une contre l'autre deux villes voisines et d'importance comparable, Toulouse et Montauban. La première, bastion de catholicisme extrémiste, s'était, en une fête sanglante, « délivrée » des protestants.

C'est en 1610 que Goudouli fit découvrir son propre génie poétique, par une dédicace élogieuse du livre *Musa gascon* de son ami Bernard Larade. Son premier recueil poétique *Le Ramelet Mondin* dédié à Adrien de Montluc, qui sera son protecteur, et écrit dans la langue du pays, se devait d'être précédé d'un manifeste : « Nous sommes quittes avec ceux qui boudent la langue raymondine, autant parce qu'ils ne peuvent approfondir la connaissance de sa grâce, que pour nous faire croire qu'ils ont trouvé la fève au gâteau de la suffisance... »

Sans revenus, après avoir dépensé tout l'héritage paternel et perdu la protection des « grands », réduit à demander l'aide de ses amis, Goudouli multiplia les poésies de circonstances et les commandes en l'honneur des magistrats grands et petits, et toujours en l'honneur du roi. Il s'en expliquera, avec franchise, dans son recueil *La foreta novèla* : « Sur quatre fleurs, j'ai gagné le souci d'argent, maintenant je travaille pour perdre le souci d'avoir de l'argent. »

Aussi plaisant que les autres, de par ses épigrammes, ses chansons de table, ses pièces débordant d'esprit et d'art, ce dernier recueil comporte davantage de textes d'inspiration religieuse. Le ton est celui de l'humilité et de la prière. Les capitoul touchés par sa supplique, lui accorderont une pension, suivant ainsi les chanoines de Saint-Étienne. Pierre Goudouli meurt en 1649.

La section Midi-Pyrénées du C.L.E.C. est placée sous la responsabilité de Laurence Dallot (Tél. : 05.62.47.15.31.).

Jean-Luc Piumi (tél. : 05.61.24.00.39.) veille à la parution du bulletin **Vent d'autan**. Les membres du C.L.E.C. écrivent les articles selon le thème choisi. Ce bulletin, tiré à 500 exemplaires, paraît une fois par trimestre.

Stéphanie Spiaggia (tél. : 06.18.39.10.49.) nous guide dans notre quête à la **Recherche de l'écriture**, en animant notre atelier d'écriture.

Michel Moncade (tél. : 06.81.33.67.15.) nous mène sur les sentiers de **L'école buissonnière** en organisant des sorties aussi ludiques que culturelles.

Chaque année au mois de novembre, le C.L.E.C. vous invite à participer à la **Dictée de Toulouse** qu'il organise en collaboration avec le C.E.R., l'A.A.C.T. et l'U.A.I.C.F.

Bulletin d'adhésion

J'adhère au Cercle littéraire des écrivains cheminots (Association Étienne-Cattin) et verse un droit d'adhésion de 5 euros (2,5 euros seulement pour les cheminots actifs et retraités).

Nom : M. Mme Mlle Prénom :Âge :

Cheminot actif (précisez votre adresse administrative).

.....
.....

- Cheminot retraité
- Famille de cheminot (conjoint, père, mère, enfant de cheminot)

Bulletin d'abonnement

Je désire recevoir *Le Dévorant* et souscris un abonnement d'un an (six numéros) au prix de 17 euros.

Nom : M. Mme Mlle Prénom :Âge :

- Cheminot actif
- Cheminot retraité
- Famille de cheminot (conjoint, père, mère, enfant de cheminot)
- Non-cheminot

Adresse à laquelle je désire recevoir *Le Dévorant* :

.....
.....

Je règle la somme de : Date..... Signature :

Mettre une croix dans les cases vous concernant
Envoyer votre bulletin accompagné de votre règlement au :
C.L.E.C. (A.E.C.) 7 rue du Château-Landon 75010 Paris